2 DECEMBRE 2022

Défi numéro 2

Vous avez acheté une œuvre (tableau, vase et autres...), vous l'emportez et l'installez chez vous. Que se passe-t-il ?

1 / vous faites un récit réaliste : où accrocher le tableau, où poser le vase... ? Quelle influence a-t-il sur la vie de son acquéreur et celles des êtres qui la partagent ?

C'est un portrait de Basquiat, rencontré Aux Insolites, la librairie tangéroise, ou plus exactement sur le compte Instagram de la librairie que j'ai acheté il y a quelques années.

Un coup de foudre pour ce visage sans visage encadré par une coiffure reconnaissable à ses petites antennes composées de nattes se dressant sur un fond bleu Klein. Il m'a plu, je le sentais heureux.

Je l'ai acquis pour l'offrir à mon fils, qui apprécie cet artiste depuis qu'on l'a sorti de derrière les fagots, lui, ses petites voitures, ses pseudo diplodocus et ses cranes portant des appareils dentaires.

Au début, je n'étais pas trop fan de cette pop culture, mais à force de m'intéresser à lui, à sa vie, à lire des livres, j'ai regardé son œuvre avec des yeux un peu plus ouverts et surtout un cerveau plus averti. Puis les couleurs vives m'ont séduite tout simplement.

Il est accroché dans notre salon, attendant d'être envoyé à l'étranger ou vit mon fils, mais il a trouvé sa place au-dessus du canapé orange entre une façade océanique de Rabat, montrant les Oudayas et un portrait de femme dans la pénombre, premier tableau que nous avons acquis, jeune couple, en déambulant dans une brocante dans la médina de Rabat.

Sa place est la bonne et je redoute le jour ou je devrais le décrocher pour le remettre à son propriétaire. Cependant, nous avons, mon mari l'habitude de changer régulièrement nos tableaux de place et je suis persuadée que d'ici là, nous aurons de nouveau succombé.

Lamia K.

Mon roi

Je me souviens bien, c'était un mercredi. C'est ce jour- là que tout a commencé.

Comme d'habitude, mon père hurlait. Aux ouvriers dans la cour : « Mais enfin, non, ne vous garez pas là ! Approchez votre satanée camionnette plus près, voyons ! Reculez encore, encore, jusqu'au bas des escaliers...stop !!! »

Je voyais, de ma fenêtre de chambre ces hommes pétrifiés, obéissant aux ordres de Monsieur le Comte de Saint Paul du Ternois! Titre ronflant pour un si petit bonhomme empli d'agressivité vociférante.

L'allée gravillonnée de cailloux blancs immaculés menant à notre domaine, n'avait jamais été aussi animée. Depuis que Maman n'est plus là, tout est mort : la maison, les meubles, les gens, le jardin, ma vie.

A l'instant où je partais, en pensée, rejoindre un monde joyeux et utopique, je le vis sortir de l'arrière du fourgon.

Qu'il était magnifique ce lion, assis sur ses deux pattes arrières, immuable, tout de marbre et de fierté vêtu! Grandiose crinière ondulée, veinée de gris et de blanc, j'avais déjà envie d'y plonger mes mains!

Ce félin, gardien de rien, est enfin en place, majestueux sur son socle de pierre.

Le jour décline, moi je trépigne. J'ose enfin descendre de ma chambre, une fois la nuit tombée. Mon père doit certainement dormir ou cuver ses whiskies d'au moins dix ans d'âge et de ravages.

Je m'approche de Lui, je frôle sa peau de granit. Je sens déjà sa chaleur m'irradier le cœur. Je suis face à lui ; les yeux dans les yeux, nous nous mirons, nous nous admirons, nous nous apprivoisons. Il me reconnaît.

Sa patte avant se lève alors, vient se poser doucement sur mon avant- bras. Je vibre, j'halète, je n'en crois pas mes sens, je pense rêver. Mes médicaments sont certainement trop dosés.

Ce lion de pierre m'appelle, il bouge délicatement, il se réveille, il me réveille. Il est venu pour moi, pour me sauver. Il est seul, tout froid de raideur séculaire ; je suis tout seul, tout froid de rêveries solitaires. Nous sommes ensemble maintenant, désormais.

J'enfouis mon visage dans sa couronne de Roi, je m'enfuis dans sa force. Sa crinière est douce comme les cheveux de Maman.

Il est le roi des animaux, il est le Roi de ma vie.

Tous les soirs, à la nuit tombée, je m'éclaire et réchauffe mon cœur à ses côtés. Je lui parle, il ne me contredit jamais, il m'écoute. J'adore.

Je le caresse, il se frotte contre moi, il adore.

Je suis bien. Si Maman pouvait nous voir, de là où elle est, elle serait heureuse.

Mon père continue de rugir dans le vent, à longueur de journée. Enorgueillir son entrée d'une sculpture imposante, montrer au monde sa richesse n'a fait que le rendre plus petit encore, plus médiocre.

Mon lion, lui, est courageux et digne, résistant à toutes les intempéries de la vie, bien ancré sur son piédestal. Son regard droit devant, fixé vers le portail. Il attend Maman, comme moi.

Nous sommes pareils. Je le rassure, il me rassure. Il est censé protéger la maison des mauvais esprits. Il veille sur moi, il me garde, il garde mon esprit intact.

- Docteur, mon fils semble plus apaisé ces derniers temps. Certes, il monologue souvent seul, quand il est dans le jardin, on dirait qu'il parle à quelqu'un... mais il va mieux, je trouve.
- Cela fait partie de sa maladie, la schizophrénie amène souvent les patients à se créer un monde, un environnement, des amis virtuels...avez-vous fait récemment l'acquisition d'un animal : un hamster, un chien, un chat ? Car il parle beaucoup d'un certain animal qui l'écoute et le comprend... »

Défi 2 Mon œuvre d'art

Alors que j'errais, seule, désespérée dans les rues, je le vois cet objet dans la vitrine d'un antiquaire, il est beau, fin, élancé, distingué. Il trône, fier, adossé au socle de bois, debout, regardant le monde. J'aime la rondeur de ses anneaux, ses lames aiguisées, il m'offre le visage de l'équilibre que je pensais impossible entre la douceur et la force.

J'entre, l'évidence se précise encore, ma main s'oriente seule vers eux, aimantée. Je n'oppose aucune résistance, je m'abandonne à cette indomptable attirance. Mes doigts épousent la forme, les petites épées sont singulières, émaciées et longues. Contraste élégant. Ils m'ont appelée, ils veulent que je les emmène. Peu importe leur provenance, leur appartenance, leur alliage secret, leur passé, leur prix. Ils sont pour moi, c'est limpide. Mon œuvre d'art.

Je rentre là où je vis, et je retrouve cette atmosphère qui m'étrangle, dans laquelle je suffoque de plus en plus souvent.

Je ne le supporte plus lui et ses coquelicots, partout dans la maison, je devinais qu'ils étaient liés à quelqu'un. Quelqu'un dissimulé mais pas trop. Des indices, cailloux blancs déposés, tracent la route du doute, s'introduisent dans mon mental, sèment la graine de la suspicion. Une histoire de désir, une épopée maléfique, une amoureuse salvatrice, une maîtresse subjuguée, il l'appelle «mon coquelicot». Il a besoin d'elle. Cet homme doit impérieusement, toujours être dans la lumière, la hantise de s'éteindre le ronge. La croyance que le projecteur est inhérent à son existence le leurre. J'avais cerné le personnage, pas à pas, jours après jour. Je démontais un à un ses mécanismes, l'ombre gagnait du terrain. Sa capacité à m'emprisonner dans les filets de la possession, de la domination, de la soumission s'étiolait, son grignotage insidieux ralentissait. Sa grande intelligence était mise au service de la destruction, de la perversité, quel gâchis! Habile calculateur, face à lui, j'étais devenue fragile, doutant de tout et surtout de moi.

Les coquelicots, je ne peux plus les voir en peinture, un immense cadre trône dans la chambre, la nausée me submerge quand mes yeux, incontrôlables, se posent. J'aurais voulu le casser, le faire disparaître. J'aurais souhaité oser le bousiller, avoir l'audace de cet acte symbolique et m'échapper vers la vie. Éloge de la fuite.

Mon regard à cet instant refuse l'évitement, j'affronte les coquelicots, mon mental se dresse, ma survivance prend de l'ampleur, ma liberté se déploie.

Mon œuvre d'art sort de sa boite magnifique, la douceur de ses ronds enlace l'acéré de ses lames qui s'élèvent alors, s'approchent et coupent une à une les tiges de ces fleurs éphémères.

Isabelle

Défi 2 Philippe BOTELLA

La belle affaire.

Il pleuvait, ce matin-là, à Puyloubier, lors de son vide-grenier mensuel. Cela n'avait pas diminué le nombre de participants. Seuls les chalands se faisaient attendre. Excellent pour les affaires, si vous en étiez un. Et j'en étais un.

Avec mon imperméable gris et mon chapeau, j'avais tout, selon la culture de chacun, d'un inspecteur du fisc, ou de Gadget. Peu m'importait, je ne me mouillais pas.

J'ai longtemps arpenté les allées. Comme je le faisais souvent, plus pour le plaisir des yeux que pour ceux de l'achat. Mais ce matin, je découvris la perle rare.

Oh, ce n'était qu'un tout petit format. Sur papier en plus, pas une huile. Sans doute une étude. Ou trois . Toujours est-il que l'on voyait un portrait, qui n'avait pas l'air d'un autoportrait, mais je n'étais pas spécialiste. L'autre était sans nul doute une première approche des joueurs de cartes, et en ayant l'œil, sur la troisième se dessinait une étrange mer...

En levant la tête mes yeux se posèrent sur la Sainte Victoire. Je n'en revenais pas. Il y avait là un Cézanne. Tout petit, confetti, mais oui, à n'en pas douter.

Le marchand n'avait pas d'âge. Mais il fumait la pipe, ce qui est si rare de nos jours. Je ne pus m'empêcher de lui demander s'il était un descendant du modèle. Il ne comprit pas mon trait d'humour.

Il en voulait une somme astronomique. Je lui en proposais une aussi ridicule que la sienne était irréaliste. C'était un sanguin! Il s'énerva sévère! Je restais impassible? En fait, je m'amuse souvent à pousser les vendeurs dans leurs retranchements. Je suis un facétieux sadique.

Je brisai là et partis, en lui disant que j'allais voir la concurrence et que, à mon retour, s'il était en de meilleures dispositions, peut-être pourrions-nous faire affaire. (Il est toujours bon de faire mijoter le gibier) .

Le reste des exposants n'offrait rien qui puisse être comparé au petit

Cézanne. Je crains un instant me le faire souffler, lorsque je vis un acheteur potentiel entrer en discussion. Mais celui-ci, sans doute peu motivé, partit les mains dans ses poches.

De nouveau devant l'homme à la pipe, je repris la négociation. Puis nous topâmes. J'avais fait une affaire. Deux cents euros ! Pour deux cents euros, je venais de m'offrir ma première oeuvre d'art de maître. Et pas de n'importe qui, c'était écrit dessus !

Arrivé chez moi, je m'empressai de l'encadrer. Je le fis moi-même, avec le carton d'un rouleau de papier toilette comme support, quatre bout de canne de Provence, récupérés sur les tuteurs de mes tomates, qui ne se sont pas même aperçu du vol, et un reste de colle à poisson que j'ai toujours dans un bocal, en cas de besoin.

J'étais fier de mon achat, et du résultat.

Mais une telle œuvre chez-moi, de nos jours, pourrait attirer bien des malveillants si, en passant devant mon domicile, ils la voyaient. IL me fallait trouver un mur d'où je pourrais en profiter, sans qu'elle de soit vue. Limiter sa vue qu'à mes intimes.

Un clou sur la porte des toilettes et j'étais soulagé.

Un jour, un oncle est passé me voir. En sortant des toilettes, il me dit « tu sais que je possède encore trois Delacroix ? » Et il est parti en rigolant.

Je n'ai pas compris pourquoi. Il faut dire que mon tonton, il est un peu simplet.

Angèle

J'en déniche parfois au fond de cette boutique. Il y a tellement de fouillis que personne ne s'aventure si loin, si profond. Cette fois, c'est un portrait, une inconnue au regard bienveillant, longue chevelure blonde, lèvres en pétale de rose. Le cliché de l'ange, il ne manque que de blanches nuées. Des ongles infinis au bout de doigts effilés, qui reposent sur sa robe aux amples replis. Je ne le trouvais même pas beau, ce tableau, mais je n'ai pas pu m'en empêcher. Collectionneuse invétérée. Le jeune homme à la canne blanche qui tripote les volutes d'une soupière de Moustiers baroque me sourit, un peu jaune, sous ses lunettes fumées. « Comme vous vous ressemblez! » Moi qui suis brune au teint mat, plus décidée que séraphique, les ongles cernés. Oui, la ressemblance est frappante. L'antiquaire m'a fait un prix d'amie. Je l'ai accrochée à côté du buffet; le dessus est déjà occupé par une caricature d'Edgar Poe. Ma blonde serait-elle jalouse? Son regard me semble moins amical dans la lumière blafarde du plafonnier. Mais pourquoi pas? Edgar a suffisamment régné. Je lui adresse un coup d'œil résolu. À moins que ce ne soit elle qui me le lance? J'échange les tableaux.

Aujourd'hui, la brume a enfin découché. Angèle – il fallait bien lui donner un nom – trône dans un rayon de lumière, plus châtaine que blonde, les lèvres plus fraise que roses. Le soleil est un farceur qui joue des couleurs. Ce doit être le brouillard gris des derniers jours, je me sens fatiguée ce matin. Pas envie de m'y mettre, à cette monographie de Bosch. À moins que ce ne soit Angèle. Elle m'oblige à installer mon fauteuil devant le buffet, mon carnet de croquis sur les genoux. Café. Fusain. Le dessin vient sans peine, mes doigts sont plus agiles que d'habitude, plus précis et plus fins, les ombres dansent sur le papier Ingres, soulignent les mains vives, les prunelles lumineuses et hardies, encadrées de boucles sombres. Je ne peux détacher mon regard de cette ébauche. Mes yeux, mes mains qui gisent dans mon giron. Impossible de les mouvoir. Ce portrait est vraiment ressemblant. C'est moi. Qu'une femme blonde aux airs d'ange est en train de dessiner. Et moi, je trône au-dessus du buffet.

Françoise Voland, Bruges, 2 décembre 2022

Dans quelle mesure le premier amour détermine-t-il l'amour de sa vie ?

Je n'aime pas la peinture. Enfin, ce n'est pas que je ne l'aime pas mais je n'ai jamais prêté attention à cet art et, conséquemment, je n'y connais rien. Je n'ai tout simplement pas les codes.

Il y a quelques années, la grand-mère de Luce, ma compagne, a poussé son dernier soupir. Après les funérailles et les visites chez le notaire, toute la famille, contrainte par le sens pratique, les obligations fiscales et le besoin de clore le chapitre, s'est rendue dans la maison à vendre pour la vider. C'est très dur de revoir tous les objets quotidiens d'un proche fraîchement décédé, toutes ces choses qui étaient importantes pour lui, quasiment sacrées et qu'on va jeter ; les sabots qu'il mettait pour aller faire son jardin, l'affreuse table en chêne avec têtes de lions qu'il montrait fièrement à tous ses visiteurs, ses gants, son écharpe et son bonnet plus qu'usés qu'il mettait pour ne pas prendre froid. Pour chaque chose manipulée, un commentaire jaillissait qui en amenait un autre et encore un autre. Ils ont parfois ressassé près d'une demi-heure, un chausse-pieds, une canne ou un plat de fruits à la main, avant de finalement le déposer dans le bac à ordures.

Tous ces objets, je ne les connaissais pas. Je ne m'étais rendu qu'une fois ou deux fois chez « Mamy Galettes ». Rien ne m'y était familier. Je faisais office de présence auprès de ma belle famille et je soutenais luce, ma compagne, bouleversée par les remous de ses souvenirs. Après le rez-de-chaussée et l'étage, on a attaqué le grenier. D'innombrables cartons fermés, ficelés et étiquetés y étaient empilés. On se les est répartis. Comme le curé ouvre la boîte à hosties, j'ai descellé celui que mon beau père m'a remis. A l'intérieur, uniquement une peinture encadrée ; lors d'un séjour au Portugal que Luce avait fait à 17 ans, une amie qui l'accompagnait l'avait prise en photo devant un rocher. Mamy Galettes avait récupéré le cliché et avait demandé à un artiste local de le reproduire. Je découvrais un peu du monde inconnu de ma chérie, celui d'avant notre rencontre. Elle était belle, lumineuse. « Ça ne contrarie personne que nous prenions cette reproduction, Luce et moi ? ». L'image est passée de mains en mains, provoquant récits nostalgiques et anecdotes enfantines avant de me revenir, définitivement.

Inexplicablement quelque chose dans cette peinture m'absorbait ; ses tons et sa lumière juvénile m'hypnotisaient. De nouvelles découvertes de bibelots et de

vêtements faisaient fuser des évocations de toutes parts, des rires et des pleurs aussi mais, absorbé par le portrait que je tenais entre mes mains, j'y étais imperméable, incapable de détacher mon regard.

Nous avons tous fini la soirée au restaurant du coin, la peinture dans le coffre, bien emballée dans du papier-bulles. Après un repas franchement triste et déprimant, on est rentrés, Luce et moi. On était fatigués, on a remis à plus tard le débarquement des brols obsolètes ramenés.

Le lendemain, Luce travaillait, j'étais en récupération. J'ai vidé le coffre de la voiture et je suis monté tout déposer sur notre grenier, tout, sauf la peinture. Je l'ai déballée pour la déposer dans notre chambre à coucher. Luce et moi, on déciderait plus tard précisément où on l'accrocherait. Mais en y jetant un œil, la toile m'est apparue différente. Les cheveux de Luce étaient plus roux et ses tâches de rousseur plus marquées. C'était bien toujours Luce à 17 ans mais pas exactement la même que j'avais vue la veille, probablement l'ambiance funèbre m'avait fait la regarder différemment.

Vers 17 heures, Luce est rentrée et lorsque je lui ai proposé qu'on décide de l'emplacement définitif de son portrait peint, elle m'a dit qu'elle était fatiguée. Elle me demandait de bien vouloir la laisser se déchausser, se détendre et boire un thé. Et puis, on a préparé le souper, et puis on a regardé le Journal, et puis elle s'est endormie dans le divan et puis, on s'est couchés.

Le jour suivant, on s'est levés. Comme chaque matin, j'ai serré ma chérie dans mes bras, tendrement, longuement avant de me lancer dans la préparation du café et de mettre la table avec le beurre, la confiture pour moi et le fromage pour elle. Elle m'a quitté à 8h15 pour aller chercher son train. Je suis sorti fumer ma cigarette du matin puis, avant de démarrer, moi aussi pour le travail, j'ai, en vitesse, regarder une seconde la peinture. Elle semblait continuer à se transformer. Les seins, sous le maillot de bain du modèle, étaient plus petits. La jeune fille devant mes yeux me rappelait quelqu'un qui n'était pas ma compagne. Je ne voyais pas qui.

Je doute de moi et plus je vieillis, plus je doute de moi. Alors, je vérifie les choses deux fois, systématiquement. La transformation du tableau que j'observais n'était peut-être, était sans doute, l'effet de ma mauvaise mémoire et de mes yeux de 59 ans. Une fois arrivé au travail, par mail, j'ai demandé à Jean-Paul, mon beau père, s'il avait toujours la photo que le peintre avait reproduite. « Oui, bien sûr ! Je la scanne et je te l'envoie, Patrice ». Durant toute ma journée de taf, je ne pensais qu'à comparer l'œuvre qui se trouvait à la maison avec l'impression du scan que j'avais faite au théâtre.

Je suis parti parti plus tôt que le prévoyait mon horaire. Dès arrivé, à la maison, j'ai mis l'une à côté de l'autre les deux images. Pour les couleurs des cheveux et pour le teint du visage, la qualité du scan, pouvait expliquer la discordance. Pour la

poitrine, non. Mais je n'avais encore jamais comparé le photo et la peinture. Peut-être que le peintre avait, volontairement ou pas, atténué le buste généreux de ma chérie.

Les yeux avaient aussi un peu changé ; ils s'étaient éclaircis. C'est ce qui m'a permis de me rappeler qui le portrait me rappelait ; mon premier amour, Sylviane.

Au fur et à mesure que les jours ont passé, la mutation du portrait s'est poursuivie. J'en ai parlé à Luce mais elle ne voyait pas de quoi je parlais. J'étais le seul à voir ce que je voyais. Et je sais maintenant ce que je voyais ; avec les années, les souvenirs de mon premier amour étaient remontés à la surface et à travers les traits de Luce, je retrouvais ceux de Sylviane, je recréais ceux de Sylviane. La question que je me pose est la suivante : Dans quelle mesure le premier amour détermine-t-il l'amour de sa vie ? Je pense que j'ai aimé Luce dès le premier regard pour bien des raisons, parmi elles, la ressemblance avec Sylviane a du compter.

<u>Défi nº2</u>: Choisir une œuvre et écrire un récit réaliste sur son influence sur nous-même, ou une fiction à la méthode d'Oscar Wilde dans son roman « le portrait de Dorian Gray ».

L'aquarelle de mon enfance

Je me focalise aujourd'hui, devant vous, sur une aquarelle reproduite sur la pochette d'un 45 tours. Ce vieux disque offre deux chansons de 1991 d'un compositeur et chanteur anglais. La chanson principale *Looking for the summer*, traduite littéralement *A la recherche de l'été*, fait honneur à la pochette.

Cette aquarelle représente une plage des côtes anglaises, sous un ciel grisonnant et une mer déchainée. Une mer se fracassant sur les falaises abruptes qui entoure le sable de la plage. Sur celle-ci, deux éléments s'ajoutent au paysage : un ballon, juste au coin en bas à gauche, et une petite fille blonde au centre. Vêtue d'un vêtement de pluie orange et d'un pantalon bleu remonté, elle regarde au large. On n'aperçoit que peu de son visage, mais elle semble intriguée par ce qu'elle voit.

Nous, spectateur, ne voyons rien. Certains trouveraient cette situation déroutante. D'autres laisseraient place à leur imagination. Je fais partie de ce deuxième groupe.

De nos jours, en 2022, le disque est rangé au milieu de tous les autres dans une petite commode. Collés ensemble, il disparaît dans cet océan de pochettes poussiéreuses, oubliées par le temps.

Pourtant, je n'ai oublié ni la chanson, ni l'aquarelle. La chanson est encore, ma préférée. L'aquarelle, elle, me procure toujours les mêmes mystères, les mêmes émotions qu'à l'époque.

Je ne sors plus le disque, mais ce tableau est bien présent. Il reste ancré dans ma mémoire, jusque dans ces moindres détails.

Acheté par mes parents, j'avais cinq ans lorsque le disque est sorti. Je pense qu'il est entré dans notre maison, l'année suivante.

Les premières années, je disais sans cesse, « je veux écouter la petite fille qui regarde la mer! ». Incapable de me souvenir du titre de la chanson, l'aquarelle était devenue mon repère, ma boussole du souvenir. J'adorais y contempler la petite fille. Je voyais en elle de la liberté, de la légèreté, l'enfance et ses possibilités. Elle me préservait dans l'insouciance qu'est l'enfance. Je rêvais avec elle.

Je ne sais pour quelle raison, elle me faisait cet effet. Était-ce le fort sentiment de liberté qu'elle générait ? Peut-être ? Ou l'imagination sans limites qu'elle m'inspirait ? Qui sait ? Certains mystères restent des mystères.

Aimais-je l'aquarelle plus que la chanson ? Aucune importance.

Elles resteront l'une et l'autre, gravées éternellement. Elles sont avec moi, quel que soit le chemin qui m'attend.

— Calme-toi ma Juliette, arrête de pleurer ma puce, on rentre.

Quand j'étais partie ce matin, le soleil brillait mais là, les nuages s'amoncelaient, annonciateurs de pluie. Et la petite qui pleurait encore! Décidément, je n'avais pas de chance. Le temps n'était pas idéal pour faire le tour du vide grenier de Saint Anastasie. Dans les montagnes, les conditions climatiques pouvaient changer si vite.

Pourtant cette sortie, je l'attendais! Depuis mon accouchement, je n'avais pas pu sortir beaucoup et je ne pouvais compter que sur moi pour m'occuper de ce bébé que son père n'avait pas voulu. J'avais tant besoin de prendre l'air, de penser à autre chose qu'à l'avenir. Je n'avais envie de rien, j'étais fatiguée, déprimée et le temps qui s'annonçait n'arrangeait rien à mon humeur. Ma famille vivait loin et mes parents étaient à la recherche d'une maison à acheter près de chez moi depuis des mois déjà, sans succès. Ils me manquaient et les coups de téléphone ne remplaçaient pas leur présence. Ils commençaient à être âgés et ne pouvaient pas venir aussi souvent qu'ils le souhaitaient. Et moi, je ne pouvais pas quitter cette région où j'avais un boulot sûr, chose rare aujourd'hui. Je sentis le blues me gagner et respirai à fond. Le pédiatre m'avait dit que plus je serais sereine plus Juliette le serait aussi. Facile à dire.

Je m'apprêtais à faire demi-tour avec la poussette quand mon regard fut attiré par un dessin dans un cadre en bois. Je m'approchai de l'étal derrière lequel un monsieur aux cheveux blancs crayonnait dans un carnet. J'observai son trait sûr et précis, geste que je connaissais pour l'avoir moi aussi pratiquer. J'étais illustratrice dans un grand groupe avant que ma fille ne pointe le bout de son nez et je savais reconnaître la qualité d'une œuvre lorsque j'en avais une sous les yeux. Devant le dessin au fusain dans le cadre, je sus que j'en voyais une. Une jeune femme avec une queue de cheval lâche sur le côté regardait l'enfant qu'elle tenait dans ses bras avec une tendresse et un amour que l'artiste avait réussi à transmettre dans son dessin. Le bébé, recroquevillé au creux des bras de sa mère, dormait paisiblement. Peut être que le dessin me ramenait à ce vers quoi je tendais avec ma fille. En tout cas, il me touchait.

— Bonjour monsieur, ce dessin est-il à vendre ?

Le vieil homme regarda la direction que je lui indiquais.

— Bonjour, oui il l'est.

Juliette, dans sa poussette, avait cessé de pleurer, observant de ses petits yeux bleus l'homme qui se pencha vers elle.

— Tu es bien mignonne, toi. Comment t'appelles-tu?

De sa petite main, ma fille saisit le vieux doigt ridé que le vieil artiste lui avait tendu.

- Elle s'appelle Juliette.
- Hé bien, vous savez quoi ? Je vous en fait cadeau de ce dessin. C'est la fin du vide grenier de toute façon. Je ne l'aurai pas vendu maintenant.
- Non mais...

Faisant la sourde oreille, l'homme clopina jusqu'à son œuvre qu'il empaqueta dans un papier marron et me tendit

— Tenez. Je sais qu'il sera entre de très bonnes mains.

Il alla de nouveau prendre place derrière son échoppe et reprit son carnet et son fusain.

— Hé bien, merci beaucoup Monsieur.

Le vieil homme agita la main pour nous saluer sans quitter son ouvrage des yeux.

Une fois Juliette couchée pour la sieste, je sortis le tableau de son paquet. Où allais-je bien pouvoir l'accrocher ? Sur le mur face à la porte d'entrée ? Non, c'était un endroit passager où le dessin ne serait pas admiré comme il le méritait. Dans la chambre de la petite ? J'hésitai un instant mais repoussai cette idée. Dans cette pièce non plus personne ne pourrait profiter de sa beauté et Juliette était trop petite pour pouvoir reconnaître la valeur de cette œuvre.

J'errai de pièces en pièces, réfléchissant à la meilleure place possible quand je m'arrêtai brusquement, frappée par l'évidence. Bien sûr, l'endroit idéal était là, sous mes yeux! La pièce où

ma fille et moi passions le plus de temps, où je recevais mes amis et ma famille, c'était le salon ! Sur la cheminée, le dessin serait là où il devait être.

Avant que Juliette ne se réveilla, je clouais un crochet sur la hotte en quelques coups de marteau pour le fixer. Ensuite, j'y suspendis le cadre et fis quelques pas en arrière. C'était exactement ce que j'avais imaginé. En admirant à nouveau le dessin, je fus submergée par un sentiment de sérénité que je n'avais pas connu depuis longtemps. Quand ma fille émergea de son sommeil, elle gazouilla et ne pleura pas comme à chaque fois qu'elle se réveillait. Elle tendit même ses petits bras potelés vers moi quand je me penchai au dessus de son lit. Soudain, je m'aperçus que l'angoisse qui m'habitait chaque fois que je me retrouvais avec elle avait disparu!

De retour dans le salon, je m'installai dans le fauteuil qui faisait face à la cheminée pour allaiter ma fille. Pour la première fois, je ne ressentis pas de décharge douloureuse quand sa petite bouche se saisit de mon téton. Je levai les sourcils, étonnée et regardai ma fille téter goulûment, ses petites mains chaudes posées à plat sur mon mamelon.

Quand elle eut terminé, je la mis contre mon épaule pour qu'elle fasse son rot mais elle se tortillait, comme si elle cherchait quelque chose.

- Qu'est ce que tu veux ma puce?
- Ha reuu

Ses yeux se posèrent alors sur la hotte et je suivis son regard. C'était le tableau qu'elle regardait pensivement, un sourire d'ange sur les lèvres. Je souris aussi, sereine, remplie d'un amour que je n'avais pas ressenti pour elle depuis sa naissance. Je la serrai un peu plus fort contre moi et embrassai le duvet de ses cheveux.

— Je t'aime Juliette.

La sonnerie du téléphone interrompit notre contemplation. Juliette toujours au cou, je décrochai.

— Ma chérie, c'est Maman. Tu ne devineras jamais ! On a trouvé une maison et elle est à deux cent mètres de chez toi ! C'est un miracle !

Folle de joie, je tournai sur moi même, Juliette dans les bras qui riait aux éclats.

Mes yeux tombèrent sur le dessin encadré sur la cheminée. Il me sembla voir la jeune femme à l'enfant me sourire avec bienveillance.

Anne BABUT

Ce soir je suis particulièrement belle. Je dirai même resplendissante.

J'affiche un sourire ravageur, mes yeux sont maquillés à la perfection et mon teint est lumineux. Mes cheveux soyeux sont attachés en un chignon parfait.

Je sors du taxi, un homme me regarde traverser la rue.

J'assume cette robe trop courte. Le type me fixe, je lui souris. J'ai même l'audace de le siffler. Après tout, pourquoi pas!

Je pousse la porte de la galerie. Ce soir a lieu un prestigieux vernissage.

Le serveur m'apporte une coupe de champagne. J'y trempe délicatement mes lèvres. Je préserve l'incandescence de mon rouge à lèvres.

Tout le monde me regarde. Je m'affiche, je parade.

Sans m'attarder, j'achète une toile, la plus chère, bien sûr.

Je demande nonchalamment qu'elle soit immédiatement posée chez moi.

Les petites mains s'exécutent, je ne les regarde pas.

De retour à la maison, je suis seule, comme d'habitude.

Je m'assois dans le canapé, si grand, si cher, si vide.

Je fais face à ma belle acquisition.

C'est un tableau blanc, immaculé.

Cela m'a plu de payer si cher pour autant de rien.

Il me résume bien : cher, vide et rien...

La balle percute ma tempe devant cette œuvre qui m'a servi de tremplin.

Agathe

DEFL2 - LAURENCE LEGRAND

C'était le jour de l'ouverture mensuelle des boutiques. Chaque mois, je mettais mes boules quiès et partais à la recherche de ce qui pourrait m'apporter un peu de réconfort et de paix.

Cela faisait deux heures que j'arpentais la rue qui avait gagné le droit d'ouvrir ses devantures pendant deux jours. La foule était dense, les cris fusaient, la nervosité était à son comble, les gens voulaient être les premiers, à l'affut de ce qui leur manquait, de ce qui les rendrait heureux un court instant.

Mû par l'instinct, je rentrai dans la boutique de disques. Des parents s'y pressaient avec leur progéniture, à la recherche de contes musicaux et de quoi distraire leurs enfants tristes et désoeuvrés. Je me rendis au sous-sol où les caisses de vieux disques oubliés avaient été reléguées. Pas mal d'amateurs avaient choisi la même destination que la mienne, ce qui me contraria. J'étais fatigué du bruit et du monde.

Le titre de l'album attira aussitôt mon regard : « Silence absolu ». Il s'agissait d'un 33T. Le compositeur m'était inconnu. La sortie de l'album remontait à avant le choc énergétique. La pochette de l'album était intacte, encore sous cellophane. Quand je le pris en main , je compris que je ne pourrais pas sortir du magasin sans l'acheter. Il s'agissait sûrement d'un exemplaire unique. Peu importe son prix, je savais qu'il me fallait l'acquérir. Je remontais au rez-de-chaussée et me frayai un passage pour rejoindre la file des acheteurs. Les gens criaient, jouaient des coudes pour atteindre le comptoir, un objet précieux et rare dans les bras.

Après l'avoir payé à la caisse, je partis avec mon précieux bien sous le bras et rentrai chez moi. J'étais heureux d'avoir gardé cette vieille platine et d'avoir même trouvé des pièces de rechange. Il était hors de question que je me passe de ce précieux souvenir d'un temps lointain et révolu. Je descellai délicatement la pochette et en sortis le cercle noir. Je le contemplai comme s'il allait me livrer un secret et le posai sur le tourne-disque. Il faisait chaud et je me levai pour ouvrir la fenêtre. J'habitais au dixième étage d'un immeuble situé en plein centre-ville. Le bruit de la ville en effervescence venait m'agresser et j'en eus la nausée. Je revins à la platine, actionnai le mouvement de rotation et déposai l'aiguille sur le bord du disque. Les baffles crépitèrent une fraction de seconde.

Un silence absolu se fit entendre et pendant un court instant, je me sentis étrangement bien, apaisé. Comme si tout était remis à sa place, que le bruit et la fureur ne pouvaient que se taire face un tel silence, qui appelait à lui le vide et l'évidence. Le silence se fit en moi et je me rendis au bord de la fenêtre restée ouverte. Plus aucun bruit n'émanait de dehors. Intrigué, je regardai en bas. Personne. Comme si tout le monde avait disparu.

Les baffes crépitèrent à nouveau et je me sentis comme soulevé par une force invisible et silencieuse. Plus aucun son ne sortait de ma bouche et je me vis sortir de l'appartement par la fenêtre, comme en apesanteur. Je jetai un oeil au disque qui continuait de tourner sur la platine et vis l'aiguille arriver au bout du sillon. Celle-ci se souleva et le bras revint à sa position initiale. Mon corps redevint lourd et j'eus tout juste le temps de m'agripper au bord de la fenêtre pour ne pas finir dix étages plus bas.

Je compris qu'il y avait des chefs d'œuvre musicaux à écouter la fenêtre fermée et à garder précieusement pour soi, dans un silence absolu.

Trombinoscope

Si vous lisez cette lettre, c'est que je ne serais plus de ce monde pour faire de vive voix la confession que vous allez découvrir. J'ai toujours trouvé ridicule ce genre de phrase. Comme moi sans doute, ceux qui un jour l'ont fait ne pensaient pas qu'un jour elle pourrait être parcourue. Une confession, d'ailleurs ce mot est peut-être un peu galvaudé, il faut se sentir coupable pour l'utiliser à bon escient et j'ai beau me remémorer tous les évènements passés, le suis-je vraiment ? Si la tournure de ce que je m'apprête à dévoiler a pu avoir de graves conséquences, en suis-je vraiment responsable et qui pourrait me juger ?

Tout a commencé comme un jeu alors que je faisais une recherche sur internet, comme très souvent est apparu au coin de mon écran un pop-up m'incitant à cliquer. D'habitude, j'ignore ce genre d'invitation publicitaire et ferme ces fenêtres intempestives. Mais cette fois, au lieu de cliquer sur la croix pour le faire disparaître, je l'ouvre pour découvrir le produit proposé. Rien de bien dangereux, un site qui propose de rechercher des photos de classes. J'ai pensé sur le moment que cela pouvait être amusant alors je me suis laissé guider. Ce fut d'ailleurs un peu fastidieux mais après quelques tâtonnements, j'ai réussi à trouver le collège de la ville où j'ai fait mon entrée en sixième en 1960.

Comme indiqué sur les liens, trois classes étaient proposées : 6A, 6B, 6C. La mémoire est parfois extraordinaire et bien inutile mais étonnamment, je me souvenais parfaitement que j'étais en 6B. Bingo ! Malgré la piètre qualité du cliché en noir et blanc, je reconnus sans doute aucun le garçon malingre sur cette photo. Oui c'était bien la classe dans laquelle je figurais à droite assis au premier rang.

A ce moment, il s'en fallut d'un rien que je quitte ce site car me dis-je à quoi pourrait me servir cette photo de très mauvaise qualité. J'allais cliquer sur la croix de fermeture quand apparut au centre de l'écran un message en surbrillance : « *Obtenez l'édition originale* ». Sans même réfléchir, c'est ce que je fis. Un autre message me proposa sans paiement préalable de télécharger la photo, je n'hésitai évidement pas. Le téléchargement terminé, une nouvelle fenêtre s'ouvrit avec le message :

« La somme de 10 euros sera débitée sur la prochaine facture de votre opérateur »

OK, je venais de comprendre le message « sans paiement préalable » Un autre message suivit :

« Pour 5 euros supplémentaires obtenez, les coordonnées des élèves ».

Je n'étais plus à 5 euros près, alors c'est ce que je fis. Je pus alors découvrir la même photo sur laquelle différentes croix étaient apposées sur chaque enfant. Une légende expliquait que les croix rouges désignaient les personnes actuellement décédées. Si l'on désirait contacter un ancien camarade de classe, il suffisait de cliquer sur celui avec une croix verte. La personne désignée recevra alors un message de ma part. Nous étions trente dans cette classe, que des garçons évidement car la mixité n'était pas de mise à cette époque. Je reconnu facilement mon meilleur copain de l'époque, Christian, malheureusement sa croix était rouge. J'en fut très peiné, il m'aurait été agréable de savoir ce qu'il était devenu. Le terme harcèlement n'était pas dans le vocabulaire de l'époque et c'était bien le seul qui me défendait auprès des autres, moi que l'on appelait « moustique » aussi facile à écraser que cet insecte. La large carrure de mon seul ami m'a permis de me tirer bien souvent d'un mauvais pas. A la fin de la troisième, nous nous sommes perdus de vue, son père gendarme fut muté dans le sud de la France. Je fis le décompte des croix vertes, vingt subsistaient. Deux tiers de survivants, cela ouvrait quand même pas mal de possibilités.

D'un seul coup, le choix pour moi fut évident. Je devais choisir Arthur, le meneur qui n'arrêtait pas de jouer les emmerdeurs, toujours prêt à déclencher une rixe. C'est d'un clic rageur que je sélectionnai cet Arthur.

Un nouveau message apparut : « Arthur va recevoir votre message »

Suivit de : « La somme de 5 euros sera débitée sur la prochaine facture de votre opérateur »

Je n'avais pas compris que chaque message devait être facturé 5 euros mais cela n'était pas trop cher payé pour savoir qu'était devenu cette énergumène.

Le soir, je consultai mes mails pour voir si un message de ce site était arrivé. Malgré un coucher tardif, rien dans ma boite de réception. Peut-être avais-je mal compris, il fallait sans doute revenir sur le site.

Le lendemain matin, après avoir ingurgité un rapide petit déjeuner, j'ouvris le site de la veille en indiquant l'identifiant que j'avais choisi ainsi que le mot de passe. Aussitôt, la photo et toutes ses croix apparurent. Je n'en crus pas mes yeux, celle d'Arthur était maintenant rouge! Comment était-ce possible, je cliquai malgré tout sur sa photo, mais sans aucun effet; d'ailleurs confirmé par le message:

« Arthur victime ce jour d'un accident cardiaque »

Cela ne m'a pas vraiment peiné mais j'aurais quand même bien voulu savoir ce qu'il était devenu ce brave Arthur. Dommage ne pas avoir pu le contacter avant, je me serais déplacé pour sa sépulture s'il était toujours dans la région. Je décidai d'essayer avec un autre ancien élève, Simon le petit binoclard de la classe. En cliquant sur sa croix verte, je souris en pensant que si je l'avais fait la veille j'aurais économisé 5 euros.

Même message que le veille : «Simon va recevoir votre message »

Suivit de : « La somme de 5 euros sera débitée sur la prochaine facture de votre opérateur »

Nous étions un samedi, invité chez des amis, je ne pris pas la peine de consulter ma boite mail. Je le fis la bouche pâteuse le dimanche midi mais sans aucun message en réception. En début d'après midi, comme la veille j'ouvris le site. Aussitôt, la photo et toutes ses croix apparurent. Je fus saisi d'effroi, à la limite du malaise, soudainement la photo me parut floue, la croix de Simon était passée au rouge avec le message :

«Simon victime ce jour d'un accident cardiaque »

Je refusais d'accepter la pensée qui soudainement m'avait envahi ... Non ce n'étais pas possible, c'est une arnaque, comment ai-je pu être aussi naïf. Tout cela n'est que du vent! Allez, un troisième essai pour voir, je cliquai au hasard sur une croix verte, un nommé Didier dont je n'avais aucun souvenir.

Toujours le même message : «Didier va recevoir votre message »

Suivit de : « La somme de 5 euros sera débitée sur la prochaine facture de votre opérateur »

Le lundi soir, je n'étais même pas pressé de revenir sur ce site, mais que dire en découvrant la photo dotée d'une nouvelle croix rouge avec le message :

«Didier victime ce jour d'un accident cardiaque »

Je restais pendant un long moment sans réaction, fasciné par ces croix rouges qui augmentaient en nombre depuis les trois derniers jours. Et si cela était vrai! Je ne pouvais prendre le risque il fallait que cela s'arrête, que j'arrête! Je cliquai sur le pavé « déconnexion » mais au lieu de fermer le site, un message en rouge s'afficha:

« Votre forfait à 5 euros est épuisé, pour un nouveau choix, la somme de 50 euros sera débitée sur la prochaine facture de votre opérateur »

Accompagné de deux pavés : **OUI NON**

50 euros, non mais çà va pas! Bien évidemment, je cliquai sur NON.

Aussitôt un nouveau message s'afficha:

« Vous allez recevoir une nouvelle proposition par mail demain à 19 heures »

Cela me rassura, cela confirmait l'arnaque, j'allais sans doute recevoir une proposition de promotion et je fus ainsi rassuré, rassuré et motivé ; cela me donnait l'occasion d'écrire une nouvelle, ce que je fis le soir même. Le lendemain en attendant 19 heures je fignole mon texte et je m'aperçois que je n'ai même pas donné le nom de ce fameux site. Rien ne presse, je veux avant tout consulter le mail que je dois maintenant recevoir dans quelques minutes et puis pour être franc je ne veux pas le citer avant d'être complètement certain que tout cela n'est qu'une énorme mascarade! Je donnerai le nom de ce site en concluant ce texte.

19 heures viennent de sonner, j'ouvre un mail qui vient d'arriver et découvre un message en lettres capitales rouges :

« MARTIN DE LA CLASSE 6B VIENT DE TE CRÉDITER D'UNE CROIX ROUGE »

Michel Cousin

J'adore chiner. Un jour, en entrant dans une brocante un tableau attire mon attention. Il s'agit d'un tableau représentant une scène champêtre. Les couleurs vives m'enchantent. Des rouges flamboyants des arbres se mêlent aux jaunes éclatants des tournesols. Une véritable palette de couleurs s'offre à moi. Ce tableau paraît gai et je n'hésite pas à l'acquérir.

Je le ramène à la maison, heureuse de mon acquisition. Comme je suis une adepte du feng shui, je réfléchis à l' endroit où le mettre. Certaines couleurs peuvent se trouver dans des zones bien définies afin d'apporter un équilibre à l'ensemble. Tout s'harmonise, tout est relié et la moindre erreur peut avoir des conséquences sur les habitants.

Voilà, le tableau est au mur dans la zone qui me convient. Dans la famille, chacun a ses goûts et ce tableau ne fait pas forcément l'unanimité mais bon ce n'est pas grave. Je me dis que tout le monde va s'y habituer. Les uns me disent qu'il est bizarre, que les couleurs ne sont pas réalistes, d'autres affirment éprouver une drôle de sensation en le regardant. Bref, je l'interprète comme étant une taquinerie. Ce qui est habituel chez nous !

Les jours passent sans grand changement jusqu'au jour où je m'aperçois qu'un détail du tableau m'a échappé. Dans un coin du tableau, je m'aperçois qu'un personnage apparait alors que je suis sûre qu'il n'y était pas lors de l'achat. Je suis étonnée mais peut-être que je ne l'avais pas observé ?

Un de mes enfants se plaint de maux de tête et de nausées. Bizarre, c'est un enfant en pleine santé, sportif, de nature joyeuse. Brutalement, il montre des signes de fatigue et de démotivation. Je lui conseille de ralentir ses activités sportives et de se reposer un peu.

Un soir, je suis allongée sur le canapé et mon regard se pose sur le tableau. J'ai le vertige et j'ai l'impression que les couleurs se mélangent, que les arbres plient sous l'effet du vent et que le personnage se met à danser. Je m'affole et prise de panique, je me précipite dans la salle de bains ? Là, devant le miroir, je me regarde et je ne trouve rien d'anormal.

Alors, un frisson parcourt mon corps. C'est ce tableau. « Il est maléfique », je me dis. Au fond, je ne sais pas qui l'a peint. Il est signé mais c'est un peintre local. J'ai décidé de me rendre à la brocante et de demander quel est ce peintre.

Le lendemain, je vais voir le brocanteur et lui demande comment il s'est procuré ce tableau. Il me raconte alors son histoire. C'est un peintre qui vit seul, isolé dans la montagne. Il ne supporte pas de voir du monde. Il ne descend en ville que pour vendre ses toiles et il remonte dans sa « grotte ». Il fut un temps où ses toiles se vendaient très bien mais quelque chose de grave lui est arrivé dans sa vie.

Abandonné par les siens, seul il survit et exprime sa douleur dans les tableaux. Pourtant, ils sont colorés, paraissent gais. Eh bien non, ils portent en non toute l'angoisse de ce peintre et lorsqu'ils se retrouvent au sein d'une famille, ils ne supportent pas d'y appréhender le bonheur. Alors, ils font tout pour déstabiliser et apporter le malheur.

Après avoir insisté, le brocanteur m'a avoué qu'il était obligé d'accepter les tableaux de ce peintre. Il voulait l'aider à s'en sortir. Il arrivait parfois que comme moi, l'acquéreur revenait avec le tableau en disant qu'il ne pouvait plus le supporter.

Je me suis débarrassée de ce tableau et tout est redevenu normal. Ce qui me conforte dans l'idée qu'il faut toujours s'interroger sur ce que l'on achète car le moindre objet absorbe l'énergie de celui qui le possède, qu'elle soit positive ou négative!

Dintsem.

Il est bientôt midi. Lucy déambule au milieu des stands du marché aux puces de Clichy. Il fait beau le soleil de juin encore un peu timide fait le régal des touristes aux terrasses des bistros. Lucy adore chiner. Depuis toute petite son grand-père avait pris l'habitude de l'emmener tous les dimanches dans des brocantes. À tous les deux ils ramenaient nombres de bibelots auxquels la Gand mère devait trouver une place.

Lucy était là depuis le matin et devait se hâter car Jean-Paul, son mari, l'attendait pour déjeuner dans leur nouvel appartement où ils avait emménagés la semaine d'avant avec leur fils Simon. Ils avaient transformé l'arrière cour de l'atelier d'artiste-peintre de Lucy en un magnifique loft baigné de lumière.

Lucy allait partir lorsque son attention fut attirée par un jet de lumière. Là, part terre, entre un vieux tapis et un paquet de revues des années 60, posé contre une armoire Louis XVI, se dressait un tableau de 40x50. Au premier abord plutôt quelconque pour le commun des mortels mais pour Lucy il était tout simplement merveilleux.

C'était la réplique exacte des paysages de sa jeunesse, la campagne, des chemins, des tracteurs, des fleurs des champs,... Lucy pouvait presque sentir l'odeur des foins. Elle fut saisi d'un véritable sentiment de bien-être en voyant ce chef- d'œuvre et, comme toujours, suivi son instinct. Elle demanda le prix.

Le Marchand (un vieux monsieur) - lui demanda avec un sourire aimable :

« Ce tableau mademoiselle ? Vous êtes sûr ? »

Lucy : « oui, je suis sûr. Il n'est peut-être pas spécial pour vous mais pour moi il représente beaucoup.

L'affaire fut conclue en un rien de temps et Lucy rentra vite avec son paquet sous le bras. Une bonne odeur de pâtes à la bolognese l'accueillie à l'appartement ainsi qu'un baisé de Jean-Paul.

Trop heureuse de sa trouvaille Lucy s'empressa d'installer sa nouvelle acquisition face au canapé.

Jean-Paul resta bouche bée devant l'objet d'art.

Lucy fut prise d'un doute : « tu n'aime pas ? »

Jean-Paul : « Ce n'est pas que je n'aime pas mais disons que c'est plutôt coloré. Contrasté même. »

Lucy : « oui c'est pour ça que je l'adore. Tu sais à quel point j'aime les couleurs. Et celles ci sont tellement chaudes. »

Jean-Paul : « Oui chaudes, effectivement. C'est le bon mot. Bon c'est toi l'artiste et c'est toi qui passe le plus de temps ici. Moi je suis au bureau toute la journée. Alors si ça te plait, ça me plait aussi. »

Le tableau fut donc adopté et garda sa place face au canapé...

En fin d'après-midi Lucy alla chercher leur fils chez la nounou. Simon avait 3 ans. Encore quelques semaines au jardin d'enfants puis ce sera sa première rentrée scolaire en école maternelle en septembre.

En rentrant chez lui Simon ne vit pas tout de suite le tableau. Il prit un rapide goûter et s'affala sur le canapé où il sombra dans un profond sommeil dont seuls les enfants ont le secret.

A son réveil, son premier regard fut pour le tableau. Un large sourire vint illuminer son visage et ses yeux brillèrent comme des étoiles.

Simon avait des problèmes d'élocution et il était souvent difficile de le comprendre.

Il se tourna vers sa mère, désigna le tableau et dit « pin, pin !).

Lucy : « Oui mon chéri, c'est ça, c'est peint. C'est une peinture. On appelle ça un tableau. Tu trouves qu'il est beau ? ».

Simon: « Oui, pin beau »

Le temps passa. Le tableau faisait parti de la famille. Simon pouvait rester des heures devant et soudainement s'esclaffer de rire. Il lui arrivait parfois aussi de le caresser où de lui parler en chuchotant.

Lucy se délectait de regarder son tableau chaque matin. Cela lui donnait de l'énergie comme lorsqu'on ouvre une fenêtre pour prendre un grand bol d'air.

Jean-Paul, quant à lui, évitait de le regarder. Sans savoir pourquoi, quelque-chose de sa ce tableau le mettait mal à l'aise.

Jean-Paul, Lucy et Simon passèrent les grandes-vacances à la montagne comme tous les ans et revinrent fin août peu avant la rentrée.

Le 1er jour d'école arriva enfin. Simon était tout excité a l'idée de devenir grand et d'apprendre plein de choses. Il n'eut aucun mal à quitter ses parents.

A son retour le soir il était très silencieux. Il s'assit sur le canapé, fixa le tableau, les yeux exorbités , la bouche ouverte, de grosses larmes se mirent a couler sur ses joues et il se mit à crier : « mo,mo ! pin, mo ! »

Lucy essaya de comprendre mais sans succès . Le lendemain, elle demanda a la maîtresse s'il y avait eu un incident à l'école. Simon avait été un peu moqué par ses camarades à cause de ses difficultés de prononciation et s'était mis a l'écart. Mais la maîtresse était confiante ; question de temps.

Néanmoins Lucy et Jean-Paul décidèrent de faire appel à un orthophoniste pour aider Simon.

En attendant, chaque jour Simon regardait le tableau, pleurait en répétant « Pin, mo ! ».

Septembre s'étalait, octobre prenait place. Lucy avait peu de commandes à l'atelier. Jean-Paul rentrait tard. L'hiver approchait et avec lui la morosité des jours courts et froids. Un soir, en revenant du bureau Jean-Paul trouva Lucy affairée à nettoyer le tableau avec un chiffon.

JP: « tu laves le tableau?»

Lucy : « Oui je trouve qu'il a perdu de ses couleurs. Je pensais qu'il y avait de la poussière, mais non. Tu ne trouves pas qu'il est plus pâle qu'avant ? ».

JP « Mme, oui...peut-être, je ne sais pas, sans doute le soleil l'a-t-il un peu délavé. Mais je ne trouve pas un changement majeur. »

Lucy : « Je ne sais pas pourquoi il me semble plus triste. Sans doute me suis-je lassée. »

Par une belle journée ensoleillée de fin octobre lorsque, on décida de célébrer le repas de quartier. Un grande tablée fut installée dans la rue face à l'atelier mais au moment du café lorsqu'il ne restait plus que quelques voisins, une pluie battante s'abattit sur le groupe. Il se réfugièrent comme un seul homme chez Lucy et Jean-Paul.

Jeannine, la fleuriste, toujours joyeuse et exubérante et pipelette s'arrêta net devant le tableau : « mais quel chef d'œuvre ! Ce tableau est magnifique ! Quelles couleurs !!! » Un à un les convives la rejoignirent devant la peinture.

Didier, le voisin d'en face ancien pompier à la retraite

-« Je ne m'attendais pas a voir ça c'est vous. peut-être peut-on trouver ça beau, moi j'ai du mal. »

Julien et Nadine, le couple de trentenaires bobo étaient d'accord avec Jeannine.

Marie, célibataire, féministe, engagée dans diverses associations trouvait le tableau contrasté et tourmenté.

Philippe, boulanger du quartier et son ami Mario, avaient des goûts différents. L'un le trouvait doux et l'autre plutôt agressif.

Lorsque tout à coup Simon arriva et dit d'un air triste en désignant le tableau : « apin, tou mo ». Simon avait fait des progrès en élocution mais cela restait confus.

Jeannine se pencha vers lui et lui demanda : « pardon Simon, je n'entends pas très bien. Peux-tu répéter s'il te plaît ? »

Simon, désigna le tableau puis dit : « apin, tous morts »

Jeannine regarda le tableau... puis Simon... puis de nouveau le tableau.

Mais non Simon, tu te trompes. Les lapins ne sont pas morts sur le tableau. Regarde il y en a un qui saute, un qui se cache dans son terrier, un qui mange du trèfle. »

Les autres la regardèrent interloqués puis échangèrent des regards gênés.

Lucy brisa le silence et demanda à l'attention de Jeannine:

« Jeannine? De quels lapins parlez-vous? »

Jeannine: « Ben de ceux du tableau. »

Lucy : « Jeannine il n'y a aucun lapin sur ce tableau. Seulement un paysage de campagne avec Un village et des champs. »

Jean-Paul pâlit sous le coup du choc et s'approcha de sa compagne : « Lucy, je ne vois aucune campagne dans ce tableau. Je n'y vois qu'un immense feu de forêt qui fait rage. »

Didier : « Un feu de forêt ?!! Comment pouvez-vous voir un feu de forêt ? Je ne distingue qu'un village en ruine et en cendre. »

Chacun décrivit sa vision de l'œuvre. Aucune ne se ressemblait même s'il y avait parfois des détails en commun. Personne ne voyait le même tableau. L'ambiance était tout à coup devenue pesante e froide.

Simon alla chercher quelque-chose dans sa chambre. C'était un dessin du tableau réalisé en juillet avant de partir en vacances puis un autre dessin du même tableau effectué en octobre. Le premier étaient composé de formes brunâtres pouvant être des lapins et des couleurs très vives éclatantes. Le deuxième montrait des tâches brunes allongées au sol et des couleurs tristes et sombres.

Un frisson d'effroi parcouru l'assistance et jeta un profond malaise autour de cet objet. Le tableau posséderait-il une sorte de pouvoir ?

Les invités prirent congé assez vite et Lucy décida de décrocher le tableau et de le mettre dans l'atelier.

Le lendemain elle alla voir le marchand pour savoir d'où venait cet objet de toute évidence animé.

Il lui expliqua qu'il l'avait récupéré dans la campagne environnante lors d'un vide-maison et lui donna l'adresse.

Lucy s'y rendit et trouva une vieille dame, Mélanie, qui l'invita à partager un bon thé au coin du feu. Les jours de la vieille dame étaient rythmés par la grande pendule en bois qui égrenait lentement le temps. Mélanie raconta l'histoire du tableau...

Lucy revint au bout de quelques heures chez elle, abasourdie. Jean-Paul l'attendait. Il avait hâte d'en savoir plus.

Lucy expliqua : « Le tableau, n'est pas un tableau. C'est un miroir d'âmes. Il reflète notre façon de pensée. Pas nos pensées mais la façon dont nous voyons le monde. Notre Mindset en quelque sorte. »

Elle expliqua les détails à Jean-Paul qui ne pouvait la croire. Non seulement l'histoire était abracadabrantesque mais comment expliquer, alors, le fait que Simon voyait des lapins vivants et des couleurs vives puis quelques semaines après des lapins morts et des couleurs tristes. »

Ils regardèrent leur fils occupé a lancer des cailloux dehors. Il était moins enjoué ses derniers temps et plus difficile aussi.

Quand tout a coup Lucy fit le lien : « l'école ! »

« Mais bien sur ! » dit-elle. Il a changé sa façon de voir le monde depuis qu'il est à l'école. Et c'est aussi parce que j'ai changé ma façon de voir le monde que je trouvais les couleurs du tableau plus fades. Tout s'explique. »

Jean-Paul : « Lucy, tu n'es pas sérieuse. Tu ne vas pas croire ces histoires. C'est à dormir debout. Je veux parler avec cette dame et enregistrer ses explications. Nous devons enquêter rationnellement. »

Il décidèrent de retourner tous les trois, avec Simon, à la campagne avec le tableau. Il arrivèrent à la maison, prirent le tableau et allèrent cogner à la porte. Mais personne ne vint ouvrir. Ils s'adressèrent au voisin habitant quelques mètres plus loin.

Le voisin : « Vous cherchez la Mélanie ? Mais elle est morte depuis plus de 2 ans » Lucy : « C'est impossible. je suis venue hier et j'ai passée l'après-midi à discuter avec elle. » Le voisin : « Ma p'tite dame, j'sais pas avec qui vous avez causé hier mais c'est sur que c'était pas avec la Melanie. Venez donc je vous y emmène a c'te maison. Vous y verrez ben qu'y a personne. »

Le voisin les emmena à la maison de Mélanie . Il fit tourner une grande clef rouillée dans la serrure et ouvrit la porte qui résistait, faisant grincer ses gonds. A l'intérieur l'odeur était épouvantable, mélange de moisissures et de fiantes de poules . Des souris s'enfuirent. Les courants d'air s'infiltraient entre les lattes des volets cassés et sifflaient de toutes parts. Pas l'ombre de Mélanie .

Lucy posa le tableau, inspecta les deux pièces et l'arrière cuisine. C'était ici. Elle en était sûr. Elle n'était pas folle. Le bruit de la pendule résonna en elle si fort qu'elle eut juré l'avoir entendue. Elle resta un moment essayant de comprendre puis revint retrouver les deux hommes qui, entre temps, étaient sortis, ne pouvant supporter l'odeur plus longtemps.

Lucy voulut récupérer le tableau mais il n'y était plus. Sans doute Jean-Paul l'avait-il pris. A l'extérieur Jean-Paul était en grande discussion sur les possibilités de rénovations de la maison. Simon chassait les papillons. Lucy fut un peu surprise et demanda à Jean-Paul, où il avait mis le tableau.

Jean-Paul : « Hein ? De quel tableau parles-tu ? Tu as voulu visiter cette maison en vente pour nous ou bien pour trouver l'inspiration pour tes tableaux ? »

Lucy senti son sang se glacer. Elle ne reconnaissait plus la situation. Que se passait-il?

Elle demanda néanmoins : « où est le tableau qui est face au canapé dans notre appartement ? »

Jean-Paul : « Précisément là où tu viens de le décrire ma chérie » dit-il en éclatant de rire. « Mais je te rappelle qu'il ne s'agit pas d'un tableau mais d'un dessin de notre fils. Tu trouvais que c'était un vrai chef d'œuvre avec tous ces lapins et ses couleurs. »

Lucy commença à sentir sa gorge se nouer d'angoisse mais en même elle était contente de ne plus être en possession du tableau.

Simon pointa le champ et s'écria « lapin courent, lapins courent » Lucy et Jean-Paul eurent juste le temps d'apercevoir deux petits lapins marron.

Il reprirent la voiture et quittèrent les lieux. Jean-Paul conduisait prudemment. Il sortirent du village et Jean-Paul lut le nom du village : « Curieux nom pour un village « Dintsem » Lucy qui raffolait des mots fléchés n'eut besoin que de deux minutes pour voir dans ce mot l'anagramme de Mindset.

Elle se tourna vers Jean-Paul et lui dit :

« On va acheter cette maison et Simon va changer d'école. »

Au loin retentirent alors les cloches de l'église de Dintsem.

Joséphine Vernon-Leguédec

DEFI 2 - SAXOF

LA STATUETTE

Lors d'une journée spéciale « Toutain », dans ma galerie préférée, j'ai craqué sur une petite sculpture en bronze et or d'une femme callipyge allongée sur un sofa d'une façon érotique, sensuelle.

Fière de mon acquisition, je suis rentrée pour choisir sa place. Sur le piano. Je l'ai longuement contemplée. Oui cette place est la bonne.

Cet achat du coeur avait été dicté par les sculptures immenses que j'avais admirées partout, réparties dans la ville quand je suis arrivée en 2002. Elles représentaient la femme dans toute sa splendeur, aux rondeurs magnifiques aussi bien avec ses petits autour d'elle que dans une situation amoureuse. Mon achat avait été un rappel de ces moments de découvertes artistiques.

Chaque matin je m'imprégnais de la sensualité de ma belle au sofa.

Une nuit j'ai été réveillée par des bruits étouffés. Quelqu'un était en bas ? je tendis l'oreille, et plus rien. La nuit suivante fut calme et normale, mais celle qui suivit m'a fait sortir du lit brutalement. Un gémissement, puis un autre. Je suis descendue. Tout était normal.

Toutes les deux nuits des petits cris de plaisir, me tenaient en haleine. Ce plaisir que j'entendais s'accentuer chaque fois un peu plus toutes les 2 nuits....jusqu'à un orgasme bruyant au bout de 15 jours.

Puis plus rien, alors que je me réveillais régulièrement pour écouter le silence.

En début du mois suivant les petits soupirs ont recommencé chaque 2 nuits...pour atteindre cette orgasme tonitruant vers le 15, pour ensuite m'offrir des nuits calmes jusqu'au 1er du mois suivant.

J'ai vécu ces moments de veille et de sommeil avec le désir profond, bien enfoui, de participer à ces ébats lorsque j'ai vu ma petit sculpture vibrer et tourner sur le piano le 15 d'un certain mois de février.

Puis j'ai été malade de fatigue et j'ai dû me séparer d'elle en la mettant en vente aux enchères, où elle m'a rapporté le double de ce que je l'avais achetée

SAXOF

Cette reproduction de Klimt, le célèbre baiser

Probablement déposé au fond du grenier.

Il faut le retrouver

Et au mur l'accrocher

Dans la chambre des jeunes mariés

Sûr, ils vont être étonnés

Des souhaits de leurs amis :

« Amour pour toute une vie »

Calendrier de l'avent de l'écriture ...

Pour ce 2ème défi :

L'œuvre d'art qui bouleverse la vie de son propriétaire

La roue de temps fait tourner les saisons, en cette fin d'automne il est grand temps de préparer l'hiver. Briac, en est bien conscient mais à l'approche de l'hiver il se trouve désemparé.

D'ordinaire Augustine l'aurait aidé à stoker les provisions pour l'hiver. Elle a un art tout particulier pour ranger les châtaignes, les pommes séchées et autres denrées sans que les mulots n'en fassent leur ordinaire. Briac lui s'occupe du bois, du fourrage. Tout cela leur permettant d'attendre bon an mal an le printemps et les nouvelles récoltes.

Ces préparatifs occupent, normalement, une partie de leur automne et avec l'habitude les choses se font presque toutes seules.

Mais cet automne n'est pas normal, les repères de l'habitude sont évanescents.

Les choses ne se font pas toutes seules,

C'est Biac qui est tout seul. En grimpant dans le haut pommier, de leur modeste jardin, pour attraper les plus belles pommes Augustine a fait une mauvaise chute. Une tellement mauvaise chute que même le médecin du village, venu gracieusement, n'a rien pu faire pour elle.

Augustine ne tombera plus du pommier, ne rangera plus les châtaignes ...

Briac est tout seul, tout désemparé.

Briac est tout seul, les provisions ne sont pas rentrées alors que les premiers flocons sont là.

- En regardant par son unique fenêtre Briac voit, dans la lueur du matin, le colporteur arriver. C'est son dernier passage avant la césure de l'hiver. Quand la saison a été bonne Briac aime bien acheter une pare de chaussettes chaude pour son Augustine, mais ... C'est les larmes aux yeux que Briac s'apprête à éconduire le colporteur quand celui-ci brandit devant lui un tableau. Juste une toile, sans encadrement, qui le laisse pantois. Une simple peinture, mais pas n'importe quel paysage.
- Il y a quelques collines, un petit champ, un verger et à la lisière de la forêt une petite chaumière toute simple. Briac n'en croit pas ses yeux. C'est exactement le paysage qu'avec Augustine ils rêvaient quand il y a bien des années ils osaient juste se prendre par la main et se regarder à cœur. Le temps a passé, le rêve commun à terni, s'est dissipé et ils se regardent toujours à cœur, enfin ils se regardaient!
- Le tableau est là, posé sur une chaise. Le colporteur est parti avec les économies et la dernière poule de Briac. Comment vais-je faire pour passer l'hiver maintenant ? C'était là toute sa question. Il se haïssait d'avoir cédé au colporteur, d'avoir succombé à ce rêve fou ; si Augustine avait été là... et il en pleurait encore plus.

C'est bien avec du mal qu'il gagnât la chambre et encore avec plus de mal que le sommeil fini par accorder un peu de répit à ses funestes pensées. Finalement Briac dormit très mal. Sa demeure d'ordinaire si calme semblait grincer comme le ferait une vielle coque de bateau au grès du vent. Au matin c'est avec une drôle d'impression qu'il mis le pied sur le sol. Tout en réanimant le feux et en mangeant une poignée de châtaignes il remarqua que le tableau n'était plus à sa place sur la chaise. Il était maintenant le long d'un mur, posé là comme si il l'avait toujours été. Briac eu l'impression de le voir plus grand que la veille. Il haussa les épaules tout en regrettant cet achat, surtout en regardant son sac de châtaignes qui ne tiendrait pas jusqu'au printemps.

Chaque matin, tout en mangeant sa poignée de châtaignes, Briac avait la même impression. Le tableau grandissait de jour en jour, et son sac s'amenuisait de même. Il advint, au bout de quelques semaines, que le tableau couvrit l'ensemble du mur à tel point que l'on distinguait parfaitement la chaumière et sa porte d'entrée. Quelque jours passèrent encore Briac, se retrouva avec sa dernière poignée de châtaignes en main alors que l'hiver et la froidure battaient leur plein. Face au gigantesque tableau, alors qu'il avalait sa dernière bouchée il eu l'impression que la porte de la chaumière s'entrouvrait. Il lui sembla qu'une odeur de galettes de blé et au sarrasin en émanait.

Il voulu en avoir le cœur net, il fit un pas, un second, un troisième. Sans comprendre le pourquoi et le comment il se retrouva dans un logi simple, mais confortable. Tout était comme il l'avait rêvé, non! Comme ILS l'avaient rêvé. Mieux encore Augustine était là avec sa belle robe, celle qu'il lui avait offert pour ses 30 ans, lui aussi avait sont bel habit et tout l'avenir devant eux deux.

Aujourd'hui la chaumière de Briac et Augustine et seule au fond des bois. Les fougères et les ronces l'ont un peu envahie. Le tableau, le long du mur a presque disparu. Le colporteur ne passe plus jamais par ce chemin. Mais, au village ont dit, sans savoir pourquoi, que certains soirs d'hiver il y a une odeur de châtaignes grillées, de galettes de blé et au sarrasin qui parvient du fond de la forêt.

Allez savoir pourquoi ...?

Laurent Baudinot

Lucie Korti

Défi 2

La grenouille

Comment est-ce que j'ai pu craquer sur cette horreur, me demandais-je encore une semaine après avoir acheté cette toile, dont je cherchais désespérément, chez moi, le mur qui l'accueillerait le plus joliment possible.

Ce visage d'homme aux joues cadavériques, avec un œil de verre glacial et l'autre s'échappant de son orbite, me faisait horreur. Deux gros yeux atroces et dégueulasses qui me fixaient où que j'aille, comme la Joconde il paraît. Avec ça, le vieillard affichait un sourire carnassier, prêt à me dévorer tout cru si je le contemplais un peu trop longtemps. Mais comment est-ce que j'ai pu débourser deux milles euros, un mois de salaire, pour une horreur pareille!

La seule chose jolie et plaisante dans ce tableau était la grenouille bleue peinte sur le front du barbare. Comme un tatouage. Le bleu de l'océan, de l'immensité, de l'infini. Mais tout se gâtait avec sa langue exagérément longue qui s'enroulait autour du cou veineux de l'homme, pour l'étrangler, l'étouffer, l'asphyxier. Aucune douceur là-dedans! Ça ne cadrait vraiment pas avec mon intérieur cosy.

Ne désespérant cependant pas de lui trouver possiblement une place dans la maison, je posais négligemment le chef d'œuvre de l'illustre inconnu Auguste Crouzet dans un coin de mon bureau, l'oubliant quelque temps.

Sauf la nuit, où je faisais des cauchemars. A cause de cette toile, c'était certain. C'était le même sauvage qui riait sournoisement, et me poursuivait dans ma maison en brandissant une écharpe rouge : tu vas mourir, tu vas mourir....

Deux mois plus tard, mon livreur de croquettes pour chats sonnait à ma porte. Je lui ouvris, comme je le faisais à chaque fois. Ce n'était pas le même, il était moins aimable et à peine poli. Il leva le nez seulement quand je signai électroniquement sur son appareil, en marmonnant un vague merci. J'allais refermer la porte, quand soudain, il m'écarta et s'introduisit chez moi, hypnotisé par quelque chose qu'il venait de voir dans mon dos. C'était la toile. Elle était posée sur mon bureau, il s'en saisit, et me fixa méchamment.

- Où avez-vous eu ça?
- Ça, comme vous dites, je l'ai acheté!
- Ce n'est pas ce que je vous demande!
- Je l'ai acheté à un antiquaire....

Il releva la manche de son pull-over, et je vis sur son bras, un tatouage : la grenouille du tableau. Il me raconta qu'il était orphelin, et qu'un signe comme celui-là allait enfin l'orienter vers une piste sérieuse pour retrouver sa famille. Je lui sauvai la vie me lança-t-il en s'éloignant au volant de sa camionnette.

Et lui, il sauvait mes nuits en me débarrassant de cette toile cauchemardesque, qui trouva finalement sa place auprès de ce livreur.

Absurde

Un achat doit-il toujours être pensé et calibré au risque de ne jamais pouvoir se décider. Faire un choix qui ne sera pas regretté ou tout du moins questionné, c'est un pari osé.

Depuis toujours, je suis une passionnée des « et si », « peut-être », « tu crois ? » et pourtant au moment de l'acte d'achat, je suis déterminée, je le sens profondément, oui c'est le bon choix assurément. Jusqu'à ce que le doute s'immisce.

Alors, ce jour-là, dans une boutique qui vend des objets en tout genre, je jette mon dévolu sur CET objet; il ira tellement bien sur le buffet, et ce bleu profond j'adore, il scintille un peu sans en faire trop, je n'aime pas l'excès. Il ne volera pas la vedette aux autres, il se fera petit et s'accordera avec le reste, naturellement. En plus d'être beau, il aura son utilité.

Cet achat se fait sans embrouille et n'appelle aucune question. A cet instant, je savoure le spontané, l'inédit, le décalé. L'objet franchit le palier comme s'il était attendu, il traverse la maison sans rencontrer d'obstacle, il parvient à se hisser sur le buffet, là où il est destiné. Tout simplement.

Voilà maintenant qu'on ne voit plus que lui, il s'impose majestueux, bouscule ses voisins ; ça va être difficile de se faire des amis, il s'en rend bien compte maintenant mais cela n'a pas l'air de le déranger.

Et ce jaune lumineux qui irradie les autres, leur vole la vedette. Il a bien caché son jeu, là-bas, sobre et presque minuscule sur l'étagère, se dévoilant et prenant toute sa mesure, une fois installé.

Je le regarde, j'ai du mal à détourner le regard ; il sait si bien capter l'attention. Il m'interpelle ; il est là mais je ne le reconnais pas.

Et je ne sais plus bien à quoi il sert, c'était pourtant si clair là-bas. Je cherche, en vain, l'étiquette sur laquelle il serait écrit « vase » ou « vide poche ». Je cherche sur le site internet de la boutique ; il reste introuvable et pourtant il est bien présent sur le buffet. Je songe à appeler le magasin mais pour dire quoi...

Je le ramènerai demain, c'est décidé. Enfin si je parviens à le déloger ; il semble si lourd à présent, il s'étale et il brille si fort, j'aurais presque peur de m'y brûler.

Etrange comme un choix peut finalement s'avérer inconsistant. Etrange et absurde à la fois.

Sandra

En débarrassant le logis dont je venais de faire l'acquisition, je ne m'attendais certainement pas à mettre la main sur un objet de si belle facture. Si j'avais souhaité quitter la ville pour établir mes racines, mon portefeuille avait tenu mes ambitions à l'abri du superflu. Aussi, lorsqu'au milieu d'immondices, déchets et squats avérés de rongeurs, je débusquai cette horloge en marbre surmontée d'une figure, je fus bien surprise de constater sous la poussière son bel état.

N'étant plus assez naïve pour imaginer là un début de fortune, je m'empressai de la porter chez l'horloger. La pièce massive avait besoin d'un nettoyage minutieux pour se remettre au service du temps qui passe. J'espérai secrètement que mes maigres économies n'y passeraient pas aussi. L'homme me rappela quelques semaines plus tard. Il semblait agité, me parla d'emblée d'un montant symbolique en guise de frais de réparation. A mes questions concernant son fonctionnement, il me laissa entendre que l'horloge était autonome. Il ajouta seulement qu'elle était indissociable de la maison et m'ouvrit grand la porte.

J'avais eu le temps de faire une peau neuve à la maison qui, sans les proportions ni les apparences d'une grande, m'offrait néanmoins tout le confort et le calme nécessaires. Aussitôt rentrée, la lourde pendule avec sa dame de bronze prit place sur le large rebord de la cheminée. Je la regardai de longues minutes, ravie de la voir dominer tout l'espace qui était le sien, le nôtre désormais. Puis, je vaquai à d'autres occupations jusqu'à ce que le sommeil m'emporte.

Le lendemain, je fus saisie d'un épouvantable mal de tête. Comme si un étau invisible s'était emparé de mon crâne et le serrait par intermittence. Les yeux mi-clos, je me hissai tant bien que mal dans la salle de bains pour m'asperger le visage. Ma main tourna dans le vide. «Attends me dis-je, tu as dû manger un truc pas net et la tête te tourne». En effet, l'équilibre me manqua. Je me retrouvai le dos au mur et dus redoubler d'effort pour me rétablir. C'est alors que je l'aperçus.

Face à moi un grand miroir. Reflétant des murs que je ne reconnais pas. La salle de bains de mon souvenir s'est évaporée. A la place, une pièce au sol froid et des meubles en bois ancien. Les murs se mettent à danser et ne retiennent plus mes mains. A la recherche désespérée d'un appui. J'essaie coûte que coûte de gagner la porte. Mais je bouge au ralenti, chaque mouvement me coûte un temps infini. Tout mon corps est sous l'emprise d'une force. Qui l'oppresse. Et m'oblige à plier. Je me sens irrésistiblement glisser. Juste avant de toucher terre, je l'entends. Le carillon de la pendule.

A mon réveil, un sentiment d'étrangeté m'habitait. Comme si je m'étais étrangère. Je suis étendue sur un matelas, dans la pénombre. Quand mes yeux s'habituent, je suis parcourue de frissons. La chambre vient d'une époque trop éloignée de la mienne. Il y a des meubles qui ressemblent aux décors de la série télé *Versailles*, le plafond est si haut que je distingue à peine ses moulures. Et les montants du lit à baldaquin sur lequel je gis. Je m'entends crier « mais réveille-toi bon sang, réveille-toi, allez » jusqu'à ce qu'une douleur m'étreigne sur l'aine. Et devienne insupportable. Je porte la main

dessus et elle me revient mouillée. Souillée devrais-je dire. D'un liquide visqueux qui tâche mes vêtements, et puis les draps.

Quelqu'un se met à hurler. A moins que ce ne soit moi. Il faut que je sorte de là. Mais on dirait que le lit me retient, comme s'il aspirait mes jambes. Et soudain, le miroir s'empare de mon regard. Cette fois, ce sont bien mes propres hurlements qui s'échappent devant ses reflets où je ne suis pas. C'est à peine si le timbre strident de l'horloge me parvient.

Une quinte de toux me secoue. Je m'enquiers imméditament de ma déchirure sur l'aine. Disparue. Comme les maux de tête et les frissons. En me relevant cette fois, pas de sensation de frein dans les mouvements. Rassurée, je lève la tête. Le décor a encore changé. La pièce s'est considérablement rétrécie. Malgré la pénombre, je distingue une sorte d'établi et ce qui me paraît des outils. Accrochés. Comme la corde qui pend négligemment de son anneau. «Non, ce n'est pas possible ». Pas possible que mes gestes soient commandés par une autre volonté. Je tente de saisir l'établi au passage. A peine l'ai-je effleuré qu'il semble fondre. Et s'efface. « Mais c'est pas vrai » je répète en boucle comme si j'espérais prendre à témoin ma propre voix. Je me vois monter sur un tabouret. Puis, au son des heures qui tintent sans discontinuer, la corde s'enroule autour de mon cou.

A force de me débattre, me voilà à terre. La colère m'étreint ce coup-ci. D'ordinaire, je ne me connais pas superstitieuse, ni sujette aux cauchemars et pourtant, le doute s'installe. De quelle mauvaise plaisanterie suis-je victime depuis mon arrivée? A moins que ce ne soit concommitant avec... Sitôt que l'idée s'insinue, une lumière vient se poser sur le cadran de l'horloge. « Bon d'accord » je lance tout haut. « Tu cherches à me dire quoi? ». La lumière s'éteint. S'il me restait un brin d'humour, j'observerais que ce ne sont pas des façons de rompre le dialogue. Mais je suis bien trop troublée. D'autant que l'horloge aux lourds matériaux me semblaient-ils parade sous mes yeux avant d'emprunter le couloir. Comme si on l'avait posée sur des roulettes. Je bondis sur mes pieds et me lance à sa poursuite. Je crains que ma raison ne s'envole aussi. Les pièces se succèdent, je m'essouffle, une fenêtre s'ouvre sur l'horizon. Je ne me vois pas la franchir, c'est l'air frais qui me surprend.

Le corps allongé dans l'herbe fraîche, je reprends peu à peu mes esprits. Dans le faisceau retrouvé de la lumière du jour, la réalité m'envahit. Pas de ressenti de la chute. Et pourtant, un vague sentiment d'avoir échappé au pire. J'attends quelques instants avant de me relever. Cette fois-ci, je sais où guider mes pas. Très vite, je me retrouve chez l'horloger. J'entre en trombe et me retouve en face d'un vieillard qui n'a pas l'air surpris de me voir débouler dans sa boutique. Certes, ce n'est pas l'homme qui a réparé ma pendule mais au point où j'en suis, une incongruité de plus ne va pas bousculer ma journée.

- Que pouvez-vous me dire sur cette horloge que je ne connaisse déjà ?
- Peut-être vous auriez été mieux inspirée d'acheter une autre maison.
- En clair, ça donne quoi ?

-- Chère madame, il y a des histoires qui ne sont pas bonnes à raconter. Sous peine qu'elles se reproduisent. En réparant cet objet, vous lui avez rendu sa mémoire. Une chute mortelle, un assassinat, une pendaison, une défenestration. Les dernières heures des précédents occupants de la maison.

Un dimanche à la campagne

Qu'est-ce que c'est que ce truc ? Ça vient d'où ?

Gaëlle était en arrêt devant l'objet accroché au mur près de la baie vitrée du salon.

- Je l'ai trouvé chez un antiquaire lors de mon dernier séjour à Paris.
- Et ça vaut combien une horreur pareille? Tu as dû te faire avoir j'en suis sûre.
- Pas du tout. Je l'ai acquis au juste prix. C'est un masque très ancien qui provient du Gabon. C'est de l'art tribal si tu veux tout savoir.
- Mmm... Gaëlle fit la moue.

Aïe, ce dimanche commençait mal. On allait quand même pas s'engueuler déjà.

Depuis qu'elle avait quitté la maison, j'avais du mal à reconnaître ma fille. Elle avait changé.

Ce petit week-end à Paris m'avait fait du bien. J'avais besoin de régulièrement humer l'air de la capitale, de me retrouver dans l'effervescence de la ville mais surtout de prendre un bain de culture. Alors pendant deux jours, je me saoulais d'expos et de ciné. Puis, je rentrais fatiguée pour mieux apprécier la tranquillité de mon trou paumé comme disait ma fille. En passant rue St-Jacques, mon ancien quartier, je me suis arrêtée chez l'antiquaire. Il avait fait en sorte de mettre en valeur tous les objets qu'il présentait mais c'est ce masque qui m'avait attiré l'œil.

Il est en bois sombre patiné à certains endroits ce qui souligne les yeux, le nez, la bouche. De nombreuses mains ont dû s'y poser. Le visage est d'une grande finesse vraisemblablement une jeune fille m'avait dit l'antiquaire. Il est surmonté d'une coiffe qui me rappelle étrangement les coiffes vues sur certaines photos de famille. Les yeux sont légèrement clos et à chaque commissure des lèvres une scarification donne l'impression qu'un immense sourire barre ce visage. Au début, je n'avais vu que ce sourire mais à bien y regarder deux autres scarifications au niveau des yeux peuvent évoquer deux larmes figées qui coulent le long des tempes.

Un condensé des sentiments qui nous traversent au cours d'une vie. Joie et Tristesse.

- Non, franchement je mettrais pas ça chez moi. J'le trouve glauque ton masque.
- Bon, si on passait à table ? J'ai compris. Tu n'aimes pas. N'en parlons plus

J'étais en train de débarrasser quand soudain un merle s'abattit sur la baie vitrée, la cognant furieusement avec son bec. Gaëlle sursauta et je restais figée les yeux écarquillés. Un deuxième, puis un troisième oiseau étaient maintenant en train de s'acharner sur la vitre comme s'ils voulaient la transpercer et rentrer dans la maison.

Je lâchai ma vaisselle et Gaëlle se mit à hurler.

C'est lui, c'est à cause de lui... désignant le masque.

Ces trois oiseaux me terrifiaient tout autant qu'elle mais je tentais de garder mon calme. Jamais je n'avais assisté à un spectacle pareil.

C'est un mauvais présage articula t elle d'une voix blanche.

Alors, me revint en mémoire les superstitions de mes ancêtres.

Si un merle rentre dans votre maison c'est le signe que quelqu'un va bientôt mourir.

Ces trois là étaient acharnés. À force de taper, ils allaient bien finir par briser cette vitre. J'étais incapable de faire un pas. Scotchée sur place.

Allez vous en, allez vous en! C'est ce qui tournait en boucle dans ma tête. Mais aucun son ne sortait de ma bouche.

Soudain, le masque se décrocha et tomba. Un rire horrible, le rire d'une folle me vrilla les oreilles. Je crus un moment que c'était Gaëlle qui disjonctait mais NON.

Le rire venait du masque. J'étais en plein cauchemar. Ma fille se retrouva dans mes bras et ce contact inattendu parce d'inhabituel depuis quelque temps me fit du bien. Je retrouvais ma petite fille.

- Maman, j'ai peur!
- Moi, aussi ma chérie mais on va s'en sortir. On va commencer par fermer les volets pour éloigner ces maudits oiseaux et ensuite on se débarrassera de ce masque. Tu avais raison, il est vraiment glauque.
- On a qu'à le brûler dans la cheminée!
- Excellente idée !

Tout en disant cela, je ne pouvais m'empêcher de penser que cela n'empêcherait pas la malédiction de se produire.

Je venais de comprendre que ma dernière heure était proche.

. texte de Kerann